

Abelle de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS PUBLISHING CO., LIMITED

522 rue de Chartres, entre Canal et Bienville

Printed at the Press Office of New Orleans Second Class Matter

POUR LES LETTRES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., S'ADRESSER AU PRIX REDUIT DE 25 CENTS LA LIGNE, VOIR LE COTER PAGE.

TEMPERATURE

No 8 mars 1907.

Thermomètre de E. CLAIBORN, Opticien, Successeur de E. L. CLAUDE, 632 rue Canal, N. O., La.

Table with 2 columns: Fahrenheit Centigrade, showing temperature readings for various times of day.

ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

- List of articles including 'Le Bon Oncle Numa', 'Dynasties Littéraires', 'Le Ciel', 'La vie à table il y a cent ans', 'Le Jockey', 'Par l'amour', 'Jeanne d'Arc', 'Aujourd'hui', 'L'actualité', etc.

Dans l'Amérique Centrale.

Depuis quelques semaines, les journaux de Honduras et du Nicaragua sont aux prises à propos d'un territoire situé à la frontière entre les deux pays...

Le monde extérieur n'en aura que moins d'estime encore pour ces petites républiques toujours en révolution...

des puissances civilisées, qui sont non seulement assez fortes pour s'y soumettre fièrement mais aussi pour le défendre. Et on regrettera la guerre d'autant moins qu'elle n'entraînera pas les hécatombes...

Bien des gens prétendent qu'il est préférable de laisser les peuples de l'Amérique Centrale vider leurs querelles entre eux, leurs territoires respectifs auront été dévastés, et qu'ils auront été dévastés...

Si cette guerre était arrêtée aujourd'hui, avant qu'elle n'entraîne les autres pays, il en résulterait un grand bien pour tous.

Aventure Rejouissante

Une aventure tout à fait réjouissante vient de survenir aux étudiants de la fameuse Université de Cambridge, qui, elle fut de la politique, la font du moins avec pittoresque et avec gaieté.

C'était fort drôle. Mais les étudiants furent pris à leur propre piège. Ils se trompèrent de personnage, et ils enlevèrent et séquestrèrent leur camarade, malgré ses protestations.

Solution D'un Problème

En ce temps de carême, il est souvent difficile pour une maîtresse de maison de composer des menus maigres; et souvent un amphitryon hésite à donner du gibier d'eau à ses invités, qu'il appelle sarcelle, poule d'eau, macreuse, etc.

C'est dans un recueil de mémoires du temps de Louis XV que nous trouvons la solution de ce délicat problème, dans une anecdote qui ne manque pas de s'avancer:

table un certain oiseau d'eau qui revenait régulièrement les jours maigres, elle fut prise d'un doute angissant: était-il "gras", était-il "maigre"?

Le Carême à la Cathédrale

LA PRIERE.

Après avoir parlé de la Foi, il était naturel que le P. Hage parlât de la Prière; aussi, hier soir, à l'entretien de nos auditeurs de ce besoin qu'éprouve l'homme qui a le sentiment de son infirmité, de sa faiblesse, de son impuissance, de se tourner vers l'Être suprême, de lui demander son appui.

Malaisé serait-il de dire quel sujet l'éminent Dominicain a traité le plus heureusement depuis qu'il est monté en chaire, car à chacune de ses conférences il semble s'élever aux plus hauts sommets.

La Prière est à la fois un besoin et une force; c'est le mouvement le plus naturel du cœur humain. Qui de nous, aux heures grises, sombres de la vie, n'a trouvé dans le recueillement, la méditation, la prière un soulagement, un bien-être?

Et pour prouver combien il est naturel à l'âme troublée, agitée de se détourner de la banalité humaine pour chercher dans l'idéal, la foi un peu de sérénité, de paix, le Père Hage a rappelé l'aveu d'un cœur qui fut une véritable lyre, le cœur d'un des plus grands poètes contemporains, Alfred de Musset.

Oui, celui que l'on a appelé le poète de la jeunesse, celui qui conut toutes les griveries du succès et de la débauche, celui qui eut la vision de la gloire et de la ruine du genre humain, de ses douleurs, de sa destinée, celui qui, à son dit, ne s'est pas contenté de goûter à toutes les voluptés, d'en jouir, et qui a imprimé sa marque dans la pensée humaine; eh bien! celui-là a eu son heure de recueillement, et c'est en cette heure où il a élevé son âme, où sa pensée s'est tournée vers Dieu qu'il a éprouvé un indicible bien-être, c'était la paix qui se glissait comme un baume dans son cœur meurtri.

Le P. Hage a trouvé des comparaisons heureuses pour dire combien est puissante la prière, quelle force elle est.

Il a terminé son instruction en parlant d'une pieuse coutume qui, de nos jours, malheureusement, se perd: celle de la prière en commun, de la prière familiale, ou un père et une mère entourés de leurs enfants remercient Dieu des bienfaits reçus et appellent sur eux les bénédictions du Ciel. Touchant tableau que l'orateur a tracé comme le plus noble des peintures, car le P. Hage broie superbement les couleurs sur sa fine et délicate palette.



LE P. MONSABRE

On peut draper de deuil la chaire de Notre-Dame.

Le P. Monsabré est mort le 22 du mois dernier, en sa retraite du Havre, d'un cancer à l'estomac, dans la quatre vingtième année de son âge. Ses derniers jours furent une lente et orueille agonie.

Sa vie offre une merveilleuse unité. Né à Blois en 1827, c'est au grand séminaire de cette ville qu'il fut ordonné prêtre en 1849. Après quelques années de ministère paroissial il entre en 1855 dans l'ordre des Frères prêcheurs. Il fait son noviciat au convent de Flavigny, est admis à la profession monastique le 31 mai 1856, passe un an au monastère de Chalais dans l'Isère. Ensuite il ne connaît plus que deux résidences: Paris, où il restera un quart de siècle, et le Havre, où il vient de s'éteindre. C'est en 1857 que le P. Jandel le promut lecteur en sacrée théologie. Le P. Monsabré venait de publier son "Introduction au dogme catholique." En 1875, il fut élevé au grade de maître en sacrée théologie.

Avant de monter dans la chaire de Notre-Dame où son éloquence, nourrie de la moelle des Pères de l'Eglise et surtout de saint Thomas d'Aquin, devait jeter un si vif éclat, il avait prêché de nombreuses stations dans les principales villes de France, notamment quatre carêmes à Paris, deux à Rouen, un au Havre. Il donna l'avent de 1869 à la cathédrale de Paris, où il succéda en 1872 au P. Félix, et commença cette magnifique exposition du dogme catholique, qu'il acheva en 1883. L'heure du repos n'avait cependant pas encore sonné pour ce robuste ouvrier de la parole. Il donne une station à Rome en 1890, puis à Toulon, à Rouen, à Grenoble, à Bordeaux, à Toulouse. Il prononce à Notre-Dame des Arts le plus admirable, le plus poétique, le plus inspiré des panégyriques de la Vierge. Il multiplie les sermons de charité. Entre temps, il compose des ouvrages de piété, qui ne valent pas, à beaucoup près, ses discours, et il publie, enfin, ayant fait précéder superbement de l'exemple le précepte, un traité de la prédication, auquel de bons juges reprocheront de manquer un peu trop de nouveauté.

C'est que l'art du Père Monsabré était par-dessus tout classique. Cet art n'avait par exemple rien de comparable à celui d'un P. Didon, et rien qui eût osé fortement une personnalité. Les conférences de Notre-Dame, du P. Monsabré, sont une œuvre de vulgarisation de la doctrine théologique de l'Ange de l'Ecole, mais ne sont rien de plus. Je me souviens d'avoir demandé incidemment au vénérable religieux, le jour même où il célébra ses noces d'or, le 23 juin

1901, de me raconter quelque trait saillant de sa carrière apostolique, si admirablement remplie. Cette demande parut le surprendre beaucoup.

—Sont-ils drôles, ces journalistes! Que voulez-vous que je vous dise? Ma vie a été très calme, très régulière, très paisible. Vraiment, vous m'embarrassez beaucoup. J'insistai: —Ne vous souvenez-vous point de vous être trouvé, en chaire, une fois plus qu'une autre, étroit par l'émotion? —Ah! oui. Je me souviens. C'était à Metz, après l'Année terrible, après l'annexion, le jour de Pâques, dans la cathédrale où je venais de prêcher le carême.

—Et vous, de me raconter quelque trait saillant de sa carrière apostolique, si admirablement remplie. Cette demande parut le surprendre beaucoup.

—Sont-ils drôles, ces journalistes! Que voulez-vous que je vous dise? Ma vie a été très calme, très régulière, très paisible. Vraiment, vous m'embarrassez beaucoup.

—Ne vous souvenez-vous point de vous être trouvé, en chaire, une fois plus qu'une autre, étroit par l'émotion? —Ah! oui. Je me souviens. C'était à Metz, après l'Année terrible, après l'annexion, le jour de Pâques, dans la cathédrale où je venais de prêcher le carême.

Les peuples assés ressuscitent, quand ils ont été baignés dans la grâce du Christ; et quand, malgré leurs vices et leurs crimes, ils n'ont pas abjuré la foi, l'épée d'un barbare et la plume d'un ambitieux ne peuvent pas les assésiner pour toujours. On change leur nom, mais non pas leur sang. Quand l'expiation touche à son terme, ce sang se réveille et vient, par la pente naturelle, se mêler au courant de la vieille vie nationale. Vous n'êtes pas morts pour moi, mes frères, mes amis, mes compatriotes. Non, vous n'êtes pas morts! Partout où j'irai, je vous le jure, je parlerai de vos patriotiques douleurs, de vos patriotiques aspirations, de vos patriotiques colères; partout je vous appellerai des Français, jusqu'au jour où vous n'avez plus de patrie, et que vous n'êtes plus que des débris.

Et l'auditoire tout entier s'élevait alors libre comme un seul homme pour acclamer le prédicateur, toutes les mains applaudissant, tous les yeux versant des larmes, toutes les gorges se couvraient de sanglots.

Musicien à ses moments perdus, et poète, le P. Monsabré a écrit une messe et composé quelques petits poèmes qui ne sont pas sans valeur.

Il était le modèle des religieux, ce qui ne l'empêchait point d'être un prince-sans-rire comme on en voit peu, même dans les cloîtres, ou l'on garde le mieux la tradition de sainte gaieté que je ne sais plus quel saint a exprimée dans ce dicton: "Un moine triste est un triste moine."

Un jour, le P. Monsabré est appelé à prêcher dans une petite ville de province dont ni le curé ni les vicaires ne le connaissent de vue. Il arrive au presbytère où, en style naïf, et avec un fort accent étranger, il explique que le P. Monsabré est malade et qu'il se présente à lui fort inopinément au moment où il va monter en chaire et lui expose en minaudant un cas de conscience: elle s'est regardée à sa glace le matin avec plus de com-

plaisance que de coutume et, ma foi! elle s'est trouvée jolie. —"Allez en paix, ma fille, répond le Père, une erreur n'est pas une faute."

On pourrait faire un volume avec des anecdotes de ce genre dont le P. Monsabré fut le héros. Il n'en était pas moins un saint religieux et dont la foi robuste ne connut jamais les affres du doute et ne fut jamais troublée par aucun des problèmes religieux qui tourmentent les âmes contemporaines.

Odes barbares.

Giosuè Carducci, le grand poète auquel l'Italie vient de faire des funérailles nationales, est, dans le monde entier, plus illustre qu'il n'est connu.

Dans ses Odes barbares voici celle consacrée à la reine Marguerite:



A LA REINE D'ITALIE

D'où nous es-tu venue? Quels sont les siècles qui t'ont transmis à nous, si aimable et si belle! Dans lequel des chants des poètes, ou donc, au jour, ô Reine, t'ai-je vue?

Est-ce dans les forteresses escarpées, alors que la fauve Germanie aux yeux bleus brunissait les cieux latins ensoleillés, et que dans les vers nouveaux retentissaient les armes et les transports d'amour?

Les blondes vierges, alors, suivaient un changement de couleur le sombre rythme monotone et leurs yeux noirs humides demandaient au Ciel grâce pour les vaillants.

Quoi bien, est-ce dans la brève période où toute l'Italie fut comme un mois de mai; où tout le peuple n'était composé que de chevaliers? L'amour, en effet, triomphait au milieu des maisons crénelées.

Dominant les places égayées de marbres blancs de fleurs et de soleil; et Dante Alighieri chantait: "O usage qui passe comme une ombre adorée, souris-tu?"

De même que la blanche étoile de Vénus (qui pendant le jeune Avril surgit de la cime des Alpes, et brisant sur les neiges dorées sa tranquille lumière,

L'innocente fillette, avec un sourire mêlé de larmes, te contemple, et tout émue, en te tendant les bras comme à sa grande sœur, elle t'appelle — ô Marguerite!

Et la strophe alcaïque librement née au sein des fières tumultes, de l'aile accoutumée à braver la tempête vole vers toi, trois fois tourne autour de ta tête.

Et te dit en chantant: "Salut, ô femme illustre à qui les Grâces ceignent la couronne et par la bouche de laquelle la charité parle un si doux langage!"

A toi, si bonne à tous, salut! aussi longtemps que dans les purs couchants d'Italie voltigeaient les idéales figures de Raphaël et qu'un million de lazzarons soupieraient la chanson de Pétrarque."

THEATRES.

TULANE.

Le succès de "She Stoops to Conquer" ne finira qu'avec la dernière représentation de la vieille comédie anglaise qu'interprètent avec talent William H. Crane, Miss Ella Jeffreys et leurs excellents partenaires. Cette pièce sera donnée deux fois aujourd'hui au Tulane.

La vente des places pour "Man and Superman" qui est donné à partir de dimanche soir, se poursuit activement.

CRESCENT.

Le Crescent donne aujourd'hui les deux dernières représentations de "Painting the Town", une déopilante comédie musicale. Il y aura foule comme aux précédentes.

Demain soir on applaudira Billy B. Van, un des plus grands comiques de la scène américaine, dans "Patsy in Politics".

ORPHEUM.

L'exécution du très intéressant programme de vaudeville de l'Orpheum est bruyamment applaudie par les spectateurs qui foule la salle à chaque représentation.

Le programme de la semaine prochaine, qui sera inauguré lundi, contient des numéros inédits qui surprendront agréablement le public.

LYRIC.

La troupe Brown-Baker excelle dans "Camille", et elle peut classer la célèbre pièce d'Alexandre Dumas l'is parmi ses plus grands succès de la saison.

A partir de lundi soir elle jouera l'œuvre la plus sensationnelle qui ait été écrite depuis longtemps: "The Great Roof Garden Tragedy". Des photographes de M. James Durkin sont remises aux dames qui assistent aux matinées.

L'ENFANT DES AUTRES.

—Ma montre retarde de deux heures, disait un étudiant à un ami. —Qu'est-ce que cela, répondit le camarade; la montre retarde de cinquante francs; elle est au Mont-de-Piété.

—Berlureau, vous avez d'excellents yeux. —Comment le savez-vous? —Depuis que j'y vais à pratiquement vingt francs, vous me distinguez d'un kilomètre.

Feuilleton

Abeille de la N. O.

L'ENFANT DE LA DUCHESSE.

PAR PIERRE SALES

TROISIEME PARTIE

LE PETIT DUC

Eh! mon Dieu, Emilienne au...

quable aussi, si elle avait consenti à travailler... et elle affirmait qu'elle n'aurait pas demandé mieux... Seulement, elle étouffait toujours un peu, avait toujours trop chaud, se plaignait d'étourdissements dès qu'on voulait lui imposer une besogne un peu trop ardue...

Ensemble, ils se livraient à d'interminables parties de tennis; ensemble ils avaient appris le boston et les diverses fantaisies qui ont remplacé les antiques contredances; ensemble, ils montaient assez souvent au Bois, le matin; ensemble, ils avaient remporté des prix à d'aussi stupides que joyeux concours de gymkana; bref, ils paraissaient de parfaits compagnons, et la marquise de Rydale se figurait que, sur ce point au moins, son ambition avait partie gagnée.

son fils Harry aurait certainement pu même éprouver un semblant de résistance, à ce propos, de la part de la duchesse.

C'est que celle-ci croyait un peu mieux connaître sa fille; et la finesse, la douceur, la diplomatie lui avaient toujours si bien réussi, qu'elle ne s'inquiétait au-

cunement de cette camaraderie: ce serait justement sa sauvegarde contre le but si lentement poursuivi par cette étrange rivale qui, n'ayant pu lui voler son mari, avait formé sans nul doute ce complot de s'emparer de ses deux enfants à elle—de ce petit duc surtout, que la marquise, en ce moment même, dévorait des yeux tout autant qu'elle admirait sa fille Fanny.

Et elle était vraiment adorable, tous les deux, de jeunesse, d'aristocratie, de grâce... et avant même qu'elle eussent achevé leur danse, c'est à eux qu'appartenait le prix—le classique et énorme gâteau, qui avait été placé solennellement sur une table de jardin, pour bien reconstruire l'usage américain—potentiel est pour la possession de ce gâteau que les danseurs doivent lutter de sveltesse, de contorsions... d'esprit... ou d'humour.

Maintenant, le cortège avait terminé son défilé; et chacun des groupes, à son tour, allait se montrer dans un pas inventé par lui et chercher le succès par toutes les fantaisies.

On commença par les plus petits, presque les comparses; et pourtant, tous avaient quelque chose d'amusant, d'indéfini, de gentil ou de grotesque à "présenter."

pour ce jeu comme pour toutes choses, comme pour les fêtes à costumes, les petites comédies organisées à l'hôtel, c'était Francis de Ponte-Navo qui réglait tout, avec l'incessante collaboration de sa mère.

Il y eut bientôt quelque chose de très inattendu et qui amusa follement: ce fut l'attitude vraiment cocasse de Stéphane Malhardy en face de mademoiselle Antonette Dalaucier.

Francis de Ponte-Navo, qui s'entendait merveilleusement avec Stéphane—bien qu'ils n'eussent jamais cessé de se disputer depuis leur enfance et qu'ils fussent en désaccord à peu près sur tout,—lui avait dit: —Tu ne peux t'attendre à un succès de grâce, avec la bonne doudou que ta maman nous a fait inviter... hein?...

A quoi Stéphane, de son air le plus pincé sans rire, avait répondu simplement: —Ta parole, mon vieux! —Donc, ton petit... si tu veux avoir quand même ton petit succès, donne-nous donc quelque chose d'un peu humoristique... qu'on ait, par exemple, l'impression d'un chien qui fait le beau parce qu'on vient de le fustiger... Quant à la bonne mademoiselle Dalaucier, elle roulera vers toi ses gros yeux en coin.

Car on peut être en désaccord sur mille et mille points avec un vieux camarade, sans qu'il semblerait qu'on ne puisse pas traverser l'existence, et s'incliner devant son avis quand par hasard, on lui reconnaît une compétence spéciale; or si sa compétence à lui était de bien connaître la vie, les hommes et les femmes... il fallait admettre qu'en fait de fatuités son ami Francis lui était parfaitement supérieur.

Et justement, faire figurer un gargon aussi correct dans une danse aussi fantaisiste, c'était quelque chose de si parfaitement burlesque, qu'après un instant de surprise, on ne s'étonna plus du visage si désagréable, si sec que Stéphane montrait à mademoiselle Dalaucier, presque haïssables... lui lançant des regards terribles...

Tout son être semblait grouiller: —Pourquoi diable m'a-t-on fourré là dedans? —Mlle Dalaucier, au contraire, était dans le ravissement de figurer en cette aristocratique assemblée, non seulement pour elle-même, mais pour ses parents, et pour elle-même vis-à-vis de ses parents; car c'était bien grâce à elle qu'elle pénétrait dans ce milieu, où les commerçants enrichis se figuraient toujours que se trouvaient une sorte de consécration de leur fortune.

En passant devant eux, elle leur glissait son plus éclatant sourire, ayant presque envie de leur crier: —C'est grâce à moi, hein, que papa et maman Dalaucier sont invités chez madame la duchesse de Ponte-Navo? Bref, le contraste de Stéphane et de mademoiselle Dalaucier était tel, et il s'en dégageait un si parfait comique, que Stéphane n'eût qu'à se livrer à quelques contorsions, rappelant les calembredaines des nègres du Nouveau-Cirque, pour provoquer une joie extravagante qui faisait dire à madame la notaire, tandis que son fils passait auprès d'elle: —Ah! quel succès, mon petit!

l'impides que, pour peu que se pensée fût absente, on aurait cru qu'elle n'avait pas de regard, et alors le joyeux Francis ne se gênait pas pour lui dire, en lui donnant un coup de coude: —Oh! êtes-vous partie en ce moment, belle cousine!

On se traitait assez sagement de cousin dans cette bande; n'y était-on pas, du reste, parent un peu par alliance? Fanny fixait alors un regard un peu acéré sur ce bel enfant avec lequel elle avait presque joué à la poupée, puisqu'elle était son aînée de près de trois ans, et elle disait: —Je pense!

Et elle devait penser bien souvent, car cette plaisanterie était presque journalière entre eux. Mais à quoi pensait elle? Elle ne le disait guère déjà quand elle était une enfant; elle ne le disait plus du tout depuis qu'elle était jeune fille.

Et c'était bien là que gisait le danger dont s'épouvantaient la duchesse et le notaire lui-même. Battaie une fois de plus la marquise de Rydale, nser une fois de plus son influence et lui faire perdre la partie... S'il ne s'agissait que d'elle et de son fils Harry, ainsi que de son second fils, qu'on voyait à peine dans le monde, car il préférerait de beaucoup les hippodromes et les bars —Ambrose Malhardy n'en donnait pas le moindre exemple. Et lui et la duchesse commençaient à couli-

l'impides que, pour peu que se pensée fût absente, on aurait cru qu'elle n'avait pas de regard, et alors le joyeux Francis ne se gênait pas pour lui dire, en lui donnant un coup de coude: —Oh! êtes-vous partie en ce moment, belle cousine!

On se traitait assez sagement de cousin dans cette bande; n'y était-on pas, du reste, parent un peu par alliance? Fanny fixait alors un regard un peu acéré sur ce bel enfant avec lequel elle avait presque joué à la poupée, puisqu'elle était son aînée de près de trois ans, et elle disait: —Je pense!

Et elle devait penser bien souvent, car cette plaisanterie était presque journalière entre eux. Mais à quoi pensait elle? Elle ne le disait guère déjà quand elle était une enfant; elle ne le disait plus du tout depuis qu'elle était jeune fille.

Et c'était bien là que gisait le danger dont s'épouvantaient la duchesse et le notaire lui-même. Battaie une fois de plus la marquise de Rydale, nser une fois de plus son influence et lui faire perdre la partie... S'il ne s'agissait que d'elle et de son fils Harry, ainsi que de son second fils, qu'on voyait à peine dans le monde, car il préférerait de beaucoup les hippodromes et les bars —Ambrose Malhardy n'en donnait pas le moindre exemple. Et lui et la duchesse commençaient à couli-